

celui-ci: "Il n'y a pas de *chant* dans la musique de Gluck." La preuve qu'il y en avait, c'est que toute l'Europe a chanté les airs d'*Orphée*, d'*Alceste*, et ceux d'*Armide*. N'importe, on fit venir d'Italie à Paris, Piccini, qui devait apprendre aux Français ce que c'était que du chant, et la guerre commença, guerre incomparable, qui jamais n'eut sa pareille et qui, lorsqu'on en suit les péripéties dans les mémoires et les gazettes du temps, fait croire que la France était devenue folle. Rappporter tout ce qui s'est imprimé de sottises, tout ce qui s'est échangé d'injures, de quolibets, d'épigrammes à propos de ces deux hommes de génie, Gluck et Piccini; décrire l'acharnement, le délire qui s'était emparé des combattants, est impossible. Plus d'un, forcé de mettre l'épée à la main, au café ou au théâtre, est resté sur le carreau, percé de part en part, pour n'avoir pas trouvé que Gluck eût suffisamment de chant, ou Piccini suffisamment d'énergie.

La querelle reprit de plus belle lorsque parut l'*Armide* de Gluck, et les piccinnistes, se changeant en lulistes, se mirent à raisonner devant le public mélodée, mélodie, harmonie, récitatif mesuré, etc., employant tout l'arsenal de ces mots prétendus scientifiques, qui font croire aux ignorants que d'autres ignorants en savent plus qu'eux.

Le plus infatué de tous les pédants du XVIIIe. siècle, La Harpe, était avec Marmontel à la tête des lulistes; Arnaud et Sicard étaient les coryphées du parti des gluckistes; ceux-ci répandaient leurs écrits sous le couvert de l'*Anonyme de Vaugirard*. La Harpe ayant rendu compte, dans le *Journal de politique et de littérature*, de la première représentation d'*Armide*, en cuistre qui n'entend pas un mot de la musique (bien qu'il voulut prouver à Gluck lui-même qu'il ignorait les éléments de son art), celui-ci lui décocha une lettre qui fit beaucoup de bruit, et dans laquelle on remarque ce qui suit: "J'ai été confondu en voyant que vous aviez plus appris sur mon art en quelques heures de réflexion, que moi après l'avoir pratiqué pendant quarante ans. Vous me prouvez, monsieur, qu'il suffit d'être homme de lettres pour parler de tout. Me voilà bien convaincu que la musique des maîtres italiens est la musique des maîtres par excellence, que le chant, pour plaire, doit être régulier et périodique, et que même dans ces moments de désordre où le personnage chantant animé de différentes passions, passe successivement de l'une à l'autre, le compositeur doit conserver le même motif de chant." La Harpe, fort maltraité dans cette affaire, riposta en vers. Voici la poésie qu'on lui attribue, adressée à l'*Anonyme de Vaugirard*:

Je fais, monsieur, beaucoup de cas  
De cette science infinie  
Que, malgré votre modestie,  
Vous étalez avec fracas,  
Sur le genre de l'harmonie  
Qui convient à nos opéras.  
Mais tout cela n'empêche pas  
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Armé d'une plume hardie,  
Quand vous traitez du haut en bas  
Le vengeur de mélodie,  
Vous avez l'air d'un fier-à-bras;  
Et je trouve que vos débats  
Passent, ma foi, la raillerie;  
Mais tout cela n'empêche pas  
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

Le fameux Gluck, qui, dans vos bras,  
Humblement se jette et vous prie,  
Avec des tours si délicats,  
De faire valoir son génie,  
Mérite sans doute le pas  
Sur les Amphions d'*Ausonie*:  
Mais tout cela n'empêche pas  
Que votre *Armide* ne m'ennuie.

A quoi il fut répondu, par une pièce intitulée:  
*Vers d'un homme qui aime la musique et tous les instruments, excepté La Harpe.*

J'ai toujours fait assez de cas  
D'une savante symphonie  
D'où résultait une harmonie  
Sans effort et sans embarras.  
De ces instruments-hauts et bas,  
Quand chacun fait bien sa partie,  
L'ensemble ne me déplaît pas;  
Mais, ma foi! *La Harpe* m'ennuie.

Chacun a son goût ici-bas:  
J'aime Gluck et son beau génie,  
Et la céleste mélodie  
Qu'on entend à ses opéras.  
De vos Amphions d'*Ausonie*  
La période et son fatras  
Pour mon oreille ont peu d'appas,  
Et surtout *La Harpe* m'ennuie.

Quant à Marmontel, comme il s'était aussi montré fort agressif, on n'eut garde de l'oublier. On lui décocha le trait que voici:

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,  
Qui ne parle pas, mais qui beugle,  
Juge la peinture en aveugle  
Et la musique comme un sourd.  
Ce pédant, à si triste mine,  
Et de ridicules bardé,  
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine:  
Jamais secret ne fut si bien gradé.

Mais de toutes les parodies, brochures, épigrammes, chansons, etc., qu'inspira cette querelle mémorable, le morceau le plus spirituel est peut-être certaine lettre écrite à La Harpe sous le nom, dans le style et avec l'orthographe d'un serpent de village. On ignore qui en est l'auteur. Monsieur, y est-il dit, j'avons l'honneur de vous faire une lettre pour me dépêcher de vous apprendre une chose qui vous intéressera beaucoup: c'est qu'il faut vous dire que je sommes serpent de ma paroisse, et que notre curé, qui s'amuse à lire les gazettes, n'a pas de plus grand plaisir que de les lire tout haut, à cette fin que je l'entendions et que nos enfants en profitions itou. L'autre soir y lisait le journal de..., j'avons oublié son nom; car je ne l'avons entendu nommer que c'te fois-là. Tant il y a que ça part de notre pleame. Y avait là-dedans tout plein de belles choses, car je n'y comprenions goutte, et de pauvres gens comme nous ne sont pas faits pour entendre tous ces baragouinages-là; ça parlait contre M. Guelouque, et ça disait comme ça que gnia pas de chant dans ses airs; que la mélodie est la même chose que l'harmonie; que pour faire pleurer le monde il faut faire des accords; enfin, tout plein d'autres choses que je trouvions bian dites; car tout ça venait pesle-mesle l'un sur l'autre, et moi, je trouve ça mieux à cause que je dis à part moi: *Eh bien,*